



## Gare aux rêves !

*D.L.B.*

**V**alises ! Un deux trois ! Valises encore !  
Gare de l'Est. Treize ans viennent de sonner à l'horloge du mois d'août. A l'horloge de la gare du mois d'août. Dong... dong... dong...

Un mois d'août qui a marqué la fin de ma vie en liberté. Mais je ne le sais pas encore. Un mois d'août que je n'arriverai jamais à aimer par la suite. Mais je ne le sais pas encore. Diable de destin auquel j'essaierai de tordre le cou en lui faisant porter le masque d'une rencontre lumineuse... Dong... dong... dong...

Valises valises valises... Ouh là que c'est lourd pour arriver jusqu'aux wagons verts couleur corps d'armée prêts au transport de bestiaux ! Comme d'habitude ils se retournent sur mon passage d'oiseau farouche. Les gens. Oiseau farouche lesté faut voir comment. S'envoler de l'autre côté de la verrière de la gare y a pas de risques.

Mon regard mitraillette pointé qui jaillit au plein de son étang vert les démobilise. A cette époque on a aucun moyen de se comprendre eux et moi.

Valises ! Un deux trois ! Valises encore quelques pas sur le quai anthracite aux auréoles pétroles. Arc-en-ciel cloué au sol. Si seulement j'avais des baskets rouges aux pieds au lieu des mocassins blancs chiasse de poule malade.

4, 5, 6, CUEILLIR DES CERISES

Si seulement je pouvais courir dans l'autre sens et les laisser là. Les valises quoi ! Mais Mercure celui qui fournit les baskets rouges et les plumes d'écriture n'est pas au rendez-vous.

Les baskets rouges je les aurai un jour. Dans une autre histoire je les aurai.

Valises ! Ma jupe plissée m'arrive aux genoux et le courant d'air froid me gèle tel un brin d'herbe sous son givre. Un deux trois... encore quelques pas... Tout autour de moi une troupe qui bêle emballée dans du treillis couleur chiasse de mouton. Bêlent de joie des types qui ont à peine quelques années de plus que l'aiguille de mon horloge arrêtée. Je n'ai jamais vu ça avant mais là j'apprends vite.

Valises ! Un deux trois ! Dong... dong... dong... J'apprends à faire tout un tas de croix sur une enfance coloriée arc-en-ciel et surtout la première couleur dont j'ignore encore que c'est celle de la terre. Rouge sanguine. Ocre rouge et vermillon.

Enfance libre qui virevolte au milieu des arbres et des pirouettes. Tu t'arrêtes ici. Tout le monde descend et s'agenouille sur les dalles glaciales grises de marbre et aiguisées d'une nef inerte. Plus de terre rouge. Plus de rouge. Plus rien.

Valises ! un deux trois ! Posez tout !

Là où j'entre avec ma jupe plissée à carreaux et mes mocassins couleur chiasse de poule qui mange ses congénères il n'y a pas de corps. Pas de corps sous les robes noires corbeaux car elles n'ont pas le féminin. Pas de corps sauf un.

Qui pendouille bizarre et dénudé en une pose inconfortable. Blanc chiasse de poule aussi à une certaine hauteur afin qu'on n'en rate pas une. Exhibition de chair morte depuis toujours. Obscène.

GARE AUX RÊVES

Valises ! Ça alors mais elles sont vides !

Et pourtant elles pèsent !

Après les militaires dont il faut que je me protège durant tout le trajet on me fait entrer à l'intérieur d'une boucherie où on adore la viande avant de la manger.

Un goût de vomi se presse sur ma langue. C'est dégueulasse !

Valises ! Aussitôt déposées au seuil du pénitencier je saute à cloche-pied d'une dalle glacée marbrée grise à l'autre en culbutant la boîte vide de cirage. Terre ! Un deux trois !

Ça résonne formidable au cœur de la grande nef qui n'a jamais vu personne jouer à la marelle à ses pieds. Attention ! Ici il n'y a pas de corps !

Cinq six sept ! Entre mes jambes écartées coule un ruisseau vert menthe qui batifole. Tout autour les prie-dieu renversés ont l'air de nonnes lubriques avec leur ventre de velours parme.

Huit neuf dix ! Ciel ! Je l'écris en gros à la craie et je répands sur lui les fleurs des vases d'or. Glaïeuls écarlates dont j'éparpille la tête étonnée. En plein milieu il y a la paire de baskets rouges. Mercure le petit dieu de l'écriture est passé par là et les a déposées pour moi.

Valises ! Un deux trois ! Dong... dong... dong...

Qu'est-ce que ça peut faire comme bruit des valises qu'on porte à treize ans et qui sont drôlement lourdes alors ? Scraouch ! scraouch ! scraouch !... Oui... peut-être bien scraouch !...

Des rangers militaires noires écrasent la peau nue offerte infante de la plage où de petites vaguelettes font mousse à chaque fois.

Je suis le sable qui roule sous des doigts de sel et d'eau.

Je sens leurs semelles s'enfoncer entre mes seins et descendre vers mon nombril.

Je suis le sable enlacé par de jeunes goémons.

Je suis le sable dont quatre pieds relie chaque grain

4, 5, 6, CUEILLIR DES CERISES

d'un fil de rêve nu.

Les valises sont pleines de sable fauve et des cris rieurs des mouettes.

Andalousie ! Andalousie désirée... imaginée... racontée... rêvée par les frères... les amis... les camarades arabes d'écriture ou pas. Partout où je les frôle depuis dix ans. Depuis dix ans je rêve d'Andalousie avec eux en mangeant des grenades juteuses et amères.

Andalousie je te connais mieux que si je t'avais connue déjà à travers leurs regards d'amants jaloux et malheureux.

Andalousie ! Un deux trois ! Cette fois-ci il ne peut pas être question de valises ni de quais de gare. Depuis que je l'ai rencontré je sais que j'irai avec lui là où l'Espagne porte au front le tatouage maure comme une petite étoile indigo. Nos doigts enlacés signeront l'alliance d'une histoire que je crois immortelle entre les piliers rouges et blancs de la mosquée de Cordoue.

Andalousie ! Un deux trois ! Cette fois-ci mes baskets rouges aux pieds me serviront de bottes de sept lieues pour aller plus vite.

Son père était un espagnol catalan et sa mère née à Barsur-Aube la ville où ça bêle très fort militaire précisément. Plus vite vers le Sud ! Fuir les trains verts d'armée et les hommes abrutis à l'intérieur.

Je veux Cordoue Séville Grenade telles qu'on me les a dites et que je les ai entendues résonner au creux de leur écrin de mots.

Je les veux blanches et vertes ruisselantes sur un tapis de grenats.

Je les veux telle notre histoire superbes et dressées face aux fabricants de valises immuables.

Je les veux telles les femmes aux corps alanguis et offerts aux parfums délicats et aux tissus des maisons d'Alger.

Je les veux telles des cavalières chevauchant parmi des voiles de sable roux les seins livrés à leurs parures vert

GARE AUX RÊVES

turquoise et corail.

Andalousie ! Un deux trois ! Au cœur de la mosquée de Cordoue gardée par ses piliers rouges et blancs des crucifix d'or chassent les citronniers et les orangers qui dansent dans les petits miroirs du patio proche entourés de mosaïques bleues.

Valises ! Tu n'as pas cessé de t'étonner au milieu des ciboires et des crucifix d'or et de vouloir sortir à la lumière brûlante du jour.

- Est-ce que les oranges sont vraies ou bien en ont-ils mis des fausses juste pour faire joli ?

Tu m'as posé la question à plusieurs reprises et je n'ai rien trouvé à te répondre... Les ciboires et les crucifix sont en or massif.

Tu faisais autour de ton corps des gestes désordonnés destinés à chasser des diables invisibles qui s'en prenaient à ta peau.

Cordoue. La citronnade de glace pilée bue dans un café maure dont le patio ouvert sur le ciel était construit autour d'un puits ancien t'a à peine soulagé. Et mes yeux effarés ont pour la première fois vu dans les tiens la terreur et le sentiment d'une redoutable puissance. J'ignorais que tu venais d'offrir notre histoire à la déesse d'or de la douleur.

Andalousie ! Un deux trois ! Plus vers le Sud. Toujours plus vers le Sud. Je n'ai jamais su voyager autrement que dans les livres. Je n'ai jamais su voyager. Les images entrent à l'intérieur de ma tête et se figent ponctuelles au gré de la gélatine d'une bande film en négatif où elles demeurent. Plus tard... bien plus tard je fabrique avec elles une maison de mots.

Séville. Des petites rues étroites avec des corridors qui s'ouvrent sur des entrées mosaïques. Mosaïques arc-en-ciel. Mosaïques le long des escaliers. Mosaïques dans les cours fleuries de géraniums chevelures sur le fer forgé des balcons et des rampes. Un chat roux et blanc endor-

4, 5, 6, CUEILLIR DES CERISES

mi en haut d'un mur. Séville rêve sous mes baskets rouges.

Séville. Est-ce là que j'ai vu indiqué sur une petite place bercée d'oliviers la maison d'El Greco devenue musée ou bien ailleurs ? Quelle importance puisque dans aucun musée je ne mettrai les pieds car ils sont pleins de gens et que tu ne les supportes pas.

Séville. Valises ! Un deux trois ! Je marche déjà sur mon corps comme si les baskets rouges s'étaient envolées mais je ne le sais pas.

Cordoue. Grenade. Le désir d'eau des Arabes est là partout et mon désir coule au creux du leur. Mon désir se fond parmi les citronniers brûlants et indécents de vie de l'Alhambra.

Mon corps s'ouvre en un volcan d'odeurs et de lumières éparpillées au gré des moucharabiehs de marbre qui s'envolent comme de gros oiseaux à mon approche.

Valises ! Je sais que je suis seule à ressentir cette fusion intense et très réelle avec les fleurs... avec les fruits... avec l'eau des bassins... avec les palmiers qui narguent le ciel de leur toison émeraude. Je suis seule avec mon corps de femme ébloui.

Andalousie ! Un deux trois ! Afin de rejoindre la mer nous naviguons toujours plus vers le Sud. Un camping tout en haut d'une route impossible où les oliviers et les chênes lièges ne font qu'un avec mon ivresse démesurée qu'une source triste alimente malgré moi.

Valises ! Elles sont là juste à mes pieds. Valises si lourdes. Comment ont-elles fait pour me rejoindre au bout de cette Espagne ?

Un village vers lequel nous redescendons en quête d'une denrée aussi rare que l'or dans les ruisseaux ici. Nous cherchons avec obstination du beurre pour le petit déjeuner dans les rues où les gens baissent la tête à notre approche le regard fermé. Mes baskets rouges sont impuissantes

GARE AUX RÊVES

à m'emporter ailleurs et mon corps devient de plus en plus pesant. J'ai l'impression d'avoir des pieds de plomb.

Un deux trois ! Dans une petite boutique qui s'intitule déjà ça commence bien : " Botega Jesus " tu répètes les mots que je trouve tellement drôles :

- Mantequilla de vaca... mantequilla de vaca...

Ce qui signifie je ne risque pas de l'oublier : beurre de vache... Pour moi l'océane cela n'a vraiment pas de sens. Mais ici on se contente ou on se complaît à la margarine. Pas question d'insister. On nous regarde de travers et j'accepte en me marrant à cause de mes goûts alimentaires pas vraiment du Sud de me passer de beurre.

Un deux trois ! Néanmoins et au cas où il y aurait une chance que ma gourmandise préférée soit planquée entre deux saucissons car la cochonnaille en revanche abonde nous arpentons le magasin de Jésus en tous sens. Nous regardons même sur le haut des étagères les yeux levés au ciel.

Soudain tu t'arrêtes figé comme un cierge en plein milieu d'une allée bourrée de part et d'autre de cochonnailles justement. Ton regard est à la fois dur et frappé de saisissement. A sa suite je cherche le long du mur au-dessus des saucissons ce qui a pu provoquer chez toi une telle réaction alors que complices nous nous amusions de l'aventure du beurre de vache.

Un deux trois ! Rien ne peut retenir le rire énorme qui éclate dans mon ventre et remonte à mes lèvres voluptueux et volage. Un rire qui libère d'un coup ma gorge du serrement dû au regard baissé et à l'allure hostile des gens dans les rues de ce village. Un rire qui se déploie à l'intérieur de la boutique de Jésus comme un perroquet rouge enfin sorti de sa cage. Un rire oiseau et insouciance.

Sur le mur en face de nous est affichée une image d'un Christ aux mains sanguinolentes stigmates de la bêtise persistante des humains à contempler... à déguster et à reproduire à l'infini la douleur. Un Christ sous lequel est

4, 5, 6, CUEILLIR DES CERISES

cloué à l'aide d'un gros clou à la tête luisante un prodigieux rouleau de boudin noir.

Aussitôt l'image se fixe sur ma bande film tel un flash de joie pure ravi aux marchands de ciboires et de crucifix.

Valises ! Un deux trois ! Soudain elles me semblent plus légères que la plume d'écriture et les baskets rouges offertes par Mercure il y a dix ans lorsque je les trimbalais avec moi un peu partout. Les valises sont pleines à ras bord de mon rire oiseau.

A mesure que je ne cesse pas de pouffer les traits de ton visage se crispent et me marquent une hostilité grandissante. Mais rien à ce moment ne peut me faire entrer dans ta passion du tragique et de la mise en scène. La mise en scène elle est là toute prête. Toute saucissonnée au centre de la boutique de Jésus telle qu'elle a dû l'être pour des milliers d'Espagnols durant quarante ans.

Les quarante années de Franco " Viva la muerte " et de ses bannières enguirlandées d'or et d'argent du Christ-Roi. Les quarante années d'huile de ricin avalée de force par les amoureux se promenant dans les rues mains enlacées et les homosexuels osant pointer le bout du nez. Les quarante années de mantilles noires misère et de corps interdits. Les quarante années de flagellation et d'expiation qui suent encore dans les petites rues étroites couvertes de mosaïque.

Mais tout cela toi qui t'es toujours refusé de t'intéresser à la vie des gens... tout cela toi tu ne le sais pas. Tu n'en n'as jamais entendu parler.

- Non jamais... tu me répondras un peu plus tard sans me regarder.

Ta voix aura alors la même détermination froide que lorsque tu m'annonceras quelques mois après ton intention de ne plus caresser mon corps désormais pour cause de sainteté.

Andalousie ! Un deux trois ! Je n'ai pas pu m'arrêter de rire. C'était plus fort que moi. C'était plus fort que tout.



GARE AUX RÊVES

Plus fort que les valises et les quais de gare aux wagons verts bourrés de bestiaux bêlant qui mataient mes cuisses de fillette sous ma jupe à carreaux plissée. Plus fort que ma peur grandissant à te sentir de plus en plus happé par ta folie.

Andalousie ! J'ai remporté avec moi vers le Nord des valises remplies de rêves d'eau et de rires citron lavant les plaies des républicains espagnols et leur tressant autour du cou des colliers de jeunesse pour toujours.

Valises ! Un deux trois ! Valises encore ! Lorsque je t'ai accompagné juste avant l'arrivée sur ses pieds ailés de ce printemps rieur dans la bulle de verre de la Gare Montparnasse je me suis promis que c'était la dernière fois qu'elles seraient à mes côtés.

- Alors... tu n'as pas confiance en la vie ?

Cette question tu me l'avais posée lors de ton premier voyage à Lourdes il y a un an. Le perroquet rouge qui avait déjà bien du mal avec le téléphone s'était cogné alors et durant quatre jours contre les parois de la cage silence. Dong... dong... dong... Non... ça ne répond pas.

Nous nous connaissions à peine et j'essayais d'appriivoiser le perroquet rouge affolé par le mystère et les étrangetés de ce nouvel amour.

Valises ! Un deux trois ! Valises encore avec Confiance dedans emportée par le troupeau bêlant militaire au long des trains vert chiasse qu'on a beaucoup de mal ensuite à oublier ne serait-ce qu'à cause de l'odeur. Confiance s'est assise comme elle a pu dans un des coins du compartiment en serrant fort autour de ses genoux sa jupe plissée à carreaux.

Bar-sur-Aube... Troyes... Chaumont... Bar-sur-Aube où tu es né quand même c'est quelque chose la vie ! Bar-sur-Aube premier arrêt !

La Vie est descendue au premier arrêt avec une formidable envie de dégueuler.

Et Confiance est restée dans le coin de son compar-

4, 5, 6, CUEILLIR DES CERISES

timent blottie... effarée... cernée de mecs pétant... rotant... riant... répétant des mots qu'elle ne comprend pas et qui sont forcément obscènes.

Mais juste avant l'arrivée du printemps rieur dans le hall de la Gare Montparnasse les valises sont pleines de Confiance en la vie que j'ai réinventée et barbouillée un peu chaque jour sur les cahiers arc-en-ciel où j'écris l'histoire des gens que j'aime bien moi justement... ça oui... Depuis le temps j'ai appris heureusement.

Juste avant l'arrivée du printemps rieur je ne me doute de rien et j'ignore que tu me regardes ainsi passionnément dans la lumière nacrée de la verrière pour la dernière fois.

Le décor planté je le connais bien. Il m'est terriblement familier. C'est un drame qu'on joue bien entendu mais moi je ne veux voir dans notre histoire qu'un jeu de joie. Lorsque je te retrouverai quinze jours plus tard étranger errant au cœur de la ville des trafiquants de bondieuseries tu hésiteras entre le rôle du fou et celui du clochard.

Valises ! Un deux trois ! Chacun des costumes que tu as endossés te défigure et te va mal. Si mal ! Mais tu ne veux rien en savoir. Là où tu te réfugies la nuit dans l'appartement d'un magnétiseur puant l'urine et les ordures pas vidées depuis plusieurs jours d'épais barreaux te séparent définitivement des gens... de la joie... de la vie.

Triste Confiance a regardé ton corps absent s'éloigner parmi le troupeau bêlant de ceux qui montent à bord du train vert que la déesse de la douleur dont les bras sont ceints de bracelets d'or surveille du coin de l'œil.

Quant à la Vie elle a haussé les épaules et me passant un bras autour de la taille elle m'a entraînée dans un pas de danse aventureux pour moi qui venais tout juste de retrouver mes baskets rouges. Elles m'attendaient de l'autre côté des barreaux de la cage.

Valises ! Un deux trois ! Valises pour la dernière fois.

## GARE AUX RÊVES

Dans le placard chez ma mère tout au fond du débar-ras où Mercure ne met jamais les pieds parce que ça sent le renfermé et que les plumes d'écriture n'aiment pas ça je les ai retrouvées. Exactement comme dans mon souvenir elles étaient. Laides... lourdes et vieilles avec personne dedans.

Ça m'a pris quand même un bout de temps pour les bourrer à craquer de roudoudous vert menthe et rouge coquelicot... de berlingots à l'anis... de bâtons de guimauve roses et blancs et d'oursons multicolores. Et puis je les ai ouvertes sur le quai où le corps de l'homme que j'aimais s'était dissous dans les bras d'or de la déesse douleur juste avant l'arrivée du printemps rieur. Scraouch... scraouch... scraouch...

Autour de moi le perroquet rouge voletait un peu inquiet à cause des vigiles militaires qui s'occupaient toujours de nos affaires.

A l'intérieur des gares il y a tout un tas de gamins qui font des croix sur une enfance colorisée arc-en-ciel. Ils sont d'abord venus à un ou deux l'air de rien comme s'ils voulaient prendre des renseignements sur ce qui se tramait là juste à leur hauteur. Paumés au milieu des bagages vieux cuirs râpés et sac à dos baroudeurs leur heurtant le nez ils ont vite repéré l'étalage aux couleurs dans lesquelles leurs mains pouvaient plonger et se sucrer à volonté.

Larguant aussi sec les parents fatigants avec leurs paquets lourds au bout des bras comme d'habitude ils se sont passé le mot d'un bout à l'autre de la gare et se sont rués sur leurs myriades de pieds ailés vers les valises à gourmandises.

Bien plus tard sur le quai où la déesse d'or de la douleur n'a emporté qu'un corps mort depuis longtemps de petites vaguelettes font mousse contre le sable parsemé de coquillages au gré de la plage océane où quatre pieds relie chaque grain l'un à l'autre avec un fil de joie nue.



Mars 2003

## Enfance

*Brigitte Lagoutte*

*Puissance, ignorance,  
Jouissance, impuissance,  
Méfiance, assurance,  
Confiance, répugnance.*

*Enfance, délivrance,  
Aux soubresauts de tes yeux immenses,  
Des espoirs sages s'élançant,  
Pour configurer des soutenances,  
D'une vie éparsée fondée sur des apparences.*

*Tu soutiens dans le rire entre tes dents  
Des rages et des étreintes de tous les temps  
Tu poursuis entre chagrins et élans,  
Des constances soutenues de tous les instants  
Pour suivre des sinuosités de chemin avenant.*

*Un mystère se balance sur tes aisances  
Tu jongles avec prégnance.*

*Tu sympathises en arrondi les espaces fugaces  
Et tu conjugues tous les déliés rapaces  
Des amours confondus et coriaces.*

*Petit arlequin  
Qui dans ce pétrin  
Qu'est devenu l'écrin  
D'un univers félin*

*Tu fais des prouesses  
De gentillesse  
Pour te glisser en allégresse  
Et rythmer tes voyelles  
Au diapason de toutes les crécelles.*